



LA QUÊTE IMPOSSIBLE DE L'ART

GIACCO

*Homme qui
marche II,
1960, plâtre,
188,5 x 29,1
x 111,2 cm*

À gauche:
Giacometti
photographié
dans son
atelier
en 1957
par Robert
Doisneau

**Le Musée Mohammed VI
crée l'événement en
accueillant la première
rétrospective d'Alberto
Giacometti en Afrique. Plus de
100 œuvres – dont certaines
inédites – et photographies
d'époque issues de la Fondation
Giacometti dressent un panorama
de l'œuvre de cet artiste prolifique,
qui a marqué l'art du XX^e siècle. De
L'Objet désagréable à *L'Homme qui
marche*, du surréalisme à l'influence
décisive de l'Afrique sur l'œuvre de
Giacometti, l'occasion est donnée
de plonger dans les grandes
révolutions plastiques des
avant-gardes.**

Marie Moignard

M
A
R
C
H
E
T
T
I

Jacques Dupin, vers
1965, huile sur
toile, 65,5 x 54 cm

Jusque-là, quand on entendait parler d'Alberto Giacometti au Maroc, c'était l'écho de ses records stratosphériques de vente aux enchères. En 2010, la sculpture *L'Homme qui marche I* avait été adjugée à plus de 80 millions d'euros chez Sotheby's Londres. Mais c'est en 2015 à New York qu'un Giacometti a définitivement crevé le plafond : la maison Christie's adjugeait en trois minutes son *Homme au doigt* à près de 127 millions d'euros, aux côtés d'un des derniers Picasso conservés dans une collection privée, parti pour 161 millions... ce qui en fit respectivement la sculpture et la peinture les plus chères jamais vendues aux enchères.

Au-delà de ces sommes astronomiques et de ces événements de marché, Giacometti est avant tout une figure des avant-gardes européennes. C'est aussi tout un symbole : suisse, d'origine italienne, émigré à Paris dans les années 20, fuyant la guerre dans les années 40 et très actif dans la mouvance parisienne jusqu'à sa mort en 1966, il cristallise les principales révolutions plastiques de l'époque.

GIACO, SARTRE, COCTEAU ET LES AUTRES

D'abord influencé par son père dont il suit l'enseignement postimpressionniste, il a traversé les principaux courants de l'entre-deux-guerres qui ont fondé la peinture et la sculpture modernes : le cubisme marque ses premières œuvres. Puis c'est auprès d'André Breton et du groupe des surréalistes qu'il entre dans l'histoire avec sa *Boule suspendue* (1930-31) et ses « objets à fonctionnement





1901

Voit le jour le 10 octobre à Borgonovo (Stampa), un petit village de Suisse italienne. Fils de Giovanni Giacometti (1868-1933), un peintre néo-impressionniste suisse renommé, il a deux frères, Diego (1902-1985) et Bruno (1907-2012), et une sœur Ottilia (1904-1937).

1914-1915

Sa première sculpture est un buste de son frère Diego, qui deviendra son principal modèle. Une *Nature morte aux pommes* est sa première peinture. Son frère Bruno, sa sœur Ottilia et sa mère posent pour lui.

1922

S'installe en janvier à Paris pour étudier la sculpture dans la classe d'Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière, dont il suit les cours jusqu'en 1927.

1928

Réalise ses premières sculptures plates, les « sculptures-plaques ».

1929

Rencontre avec André Masson, Jean Cocteau et les Noailles, qui l'introduisent dans les milieux d'avant-garde. Le premier article enthousiaste sur Giacometti paraît dans la revue *Documents*, créée par le cercle de Georges Bataille.

1930

La Boule Suspendue est exposée dans la galerie de Pierre Loeb, œuvre que Salvador Dalí désignera comme le prototype des « objets à fonctionnement symbolique ». Giacometti devient membre du groupe surréaliste d'André Breton. Il collabore avec le décorateur Jean-Michel Frank et commence à produire une série d'objets décoratifs.

1932

Première exposition personnelle à Paris à la galerie Pierre Colle. Christian Zervos lui consacre un long article dans *Cahiers d'art*, illustré de photos prises par Man Ray dans l'atelier.

1934

Première exposition personnelle à la galerie Julien Levy à New York. Giacometti présente plusieurs de ses chefs-d'œuvre surréalistes, comme *L'Heure des traces*, *L'Objet invisible*, *On ne joue plus*, *L'Objet désagréable* et *La Pointe à l'œil*. Il commence à revenir au travail d'après nature. Il rompra avec le groupe surréaliste en 1935.

1937

Il rend visite à son ami Picasso dans l'atelier des Grands-Augustins où il travaille à son œuvre *Guernica*. Décès de sa sœur Ottilia.

Femme qui marche [I], 1932, plâtre
152,1 x 28,2 x 39 cm



Annette et Alberto Giacometti, Jean Genet et Abdallah dans l'atelier de l'artiste, 1956

© Suki Yanaihara / Misuzu Shobo, Ltd., 2016

symbolique », faisant émerger la forme de la cage qui ne le quittera plus, de la sculpture éponyme de 1949-50 jusqu'à ses œuvres peintes et dessinées où il enserme ses modèles favoris. La rétrospective du MMVI permet de retrouver tous ces chefs-d'œuvre fondateurs. Mais elle comporte surtout une section inédite, avec une thématique encore jamais abordée dans une exposition dédiée à l'artiste : l'influence déterminante de l'Afrique sur Giacometti, qui donnera naissance à ses fameuses silhouettes en marche. Les arts premiers et égyptiens qu'il découvre au Louvre, entre autres, ont façonné son imaginaire et sa représentation de la forme humaine. La tête plate de sa *Femme cuillère* et son *Couple* (1927) lui valent de rentrer dans le cercle fermé des meilleurs artistes et intellectuels de son temps.

La très riche documentation photographique de l'exposition du MMVI rappelle les liens étroits que Giacometti a noué avec Jean Cocteau, Michel Leiris, Aimé Maeght et le marchand Pierre Matisse qui lança son œuvre aux États-Unis. Mais aussi Sartre et Beauvoir, Jean Genet ou Robert Doisneau qui le photographia beaucoup dans son atelier, notamment par un cliché fameux où l'artiste est immortalisé

en marche tel ses célèbres sculptures. Et puis il y eut Picasso bien sûr, dont le musée parisien prévoit une exposition croisée avec les œuvres de Giacometti en octobre prochain.

POURQUOI AU MAROC ?

Picasso et Giacometti à Paris, cela tombe sous le sens. Mais pourquoi une rétrospective Giacometti au Maroc ? Après le galop d'essai dédié cet automne au sculpteur César, et en parallèle de l'exposition d'art contemporain curatée par Faouzi Laatiris, le MMVI entend faire bénéficier le public marocain du meilleur de l'art moderne international. Pour cela il a fait appel à la Fondation Alberto et Annette Giacometti, créée à Paris en 2003, qui conserve le plus grand fonds mondial d'œuvres de l'artiste suisse. Dirigée depuis 2014 par Catherine Grenier, venue du Centre Pompidou, la fondation a la particularité de n'exposer que hors les murs et dans les plus prestigieuses institutions du monde. Depuis une dizaine d'années, Giacometti a déjà été honoré au Japon, en Amérique du Sud, au Centre Pompidou et chez Kamel Mennour, à la galerie Gagosian de New York et Genève, ou encore au Musée Picasso de Malaga... Le



D'après un bronze provenant de Volubilis: cheval au galop, vers 1963, stylo-bille sur journal, 59,7 x 41 cm

MMVI de Rabat accueille quant à lui une grande première : la seule rétrospective de Giacometti jamais montée sur le continent africain, alors que le YUZ Museum de Shanghai organise en même temps une autre exposition dédiée à l'artiste. Si l'évènement du MMVI signe une coopération réussie entre le Maroc, la France et la Suisse, il symbolise surtout l'entrée du jeune musée marocain dans le circuit international. Une étape probablement nécessaire pour que le reste du monde tourne aussi son regard sur l'exposition inaugurale toujours en place et les autres évènements mettant en valeur la jeune création marocaine. La présence de la Fondation Giacometti au Maroc, c'est aussi l'occasion de s'inspirer d'un modèle qui marche, alors que la disparition récente de grands artistes marocains sonne l'urgence de préserver le devenir posthume de leur œuvre. Si la Fondation Mohamed Kacimi – lancée en 2010 puis stimulée par l'ouverture de l'atelier de l'artiste (dévoilée dans *Diptyk* en 2013) – peine encore à s'ancrer dans un lieu, la Fondation Farid Belkahia et son musée inauguré à Marrakech à l'automne dernier restent les seules réalisations de ce type au Maroc. Puisqu'une rétrospective Giacometti a pu voir le jour au MMVI, gageons qu'il sera bientôt possible que ces maîtres marocains soient pareillement honorés entre ces mêmes murs.



Nu debout sur socle cubique, 1953, plâtre peint, 43,5 x 11,7 x 11,8 cm

1943

Rencontre avec Annette Arm qui deviendra son épouse et l'un de ses modèles favoris.

1947

Influencé par la pensée existentialiste de Sartre, il explore le concept d'« homme universel » dans le motif du corps fragmenté (*Tête sur Tige, Main*) et dans des figures entières au mouvement suspendu comme *L'Homme qui pointe*. Retour aux thèmes des années

30 tels que les « cages », qui assument la continuité de son œuvre avec sa période surréaliste. Il conçoit le premier modèle de *L'Homme qui marche*. En peinture, il multiplie les études de buste et de têtes et les portraits (sa mère, Annette, Diego).

1949

Achat de *L'Homme qui pointe* par la Tate Gallery, première œuvre acquise par un musée européen.

Mariage avec Annette.

1951

Première exposition à la galerie Maeght à Paris, où se succéderont d'autres expositions en 1954, 1957 et 1961.

1954

Rencontre de Jean Genet, dont il peint et dessine plusieurs portraits entre 1954 et 1958.

1957

Jean Genet publie *L'Atelier d'Alberto Giacometti* dans la revue *Derrière le miroir*. Le texte paraît indépendamment en 1963.

1961

A la demande de Samuel Beckett, il crée un arbre en plâtre pour le décor d'*En attendant Godot*, joué en mai au Théâtre de l'Odéon.

1962

Invité de la Biennale de Venise avec une exposition personnelle, il remporte le Grand prix de sculpture. Une grande rétrospective lui est consacrée au Kunsthau de Zurich.

1965

Rétrospectives à Londres, New York et Copenhague. Il participe activement à celle de Londres, à la Tate Gallery. Il reçoit le Grand prix national des Arts de France.

1966

Giacometti meurt brusquement à l'hôpital de Coire (Suisse) le 11 janvier. Il est enterré le 15 janvier dans le cimetière de Borgonovo.

CATHERINE GRENIER

« GIACOMETTI NOUS FAIT TOUCHER DU DOIGT LA FRAGILITÉ HUMAINE »

L'historienne et commissaire française, directrice de la Fondation Giacometti depuis 2014, est une habituée des grandes premières. En 2005, elle a initié les accrochages thématiques du Centre Pompidou en y incluant notamment des artistes non occidentaux. Pour le MMVI, elle a concocté, avec sa commissaire associée, Serena Bucalo-Mussely, un parcours inédit révélant toute l'étendue du génie d'Alberto Giacometti et les influences déterminantes de l'Afrique, qui ont donné naissance à ses sculptures iconiques de silhouettes en marche.

Cette exposition est la première rétrospective d'Alberto Giacometti organisée en Afrique. Quel sens cela fait-il pour la Fondation Giacometti de faire découvrir son œuvre au Maroc et de collaborer avec le MMVI, premier musée marocain dédié à l'art moderne et contemporain ?

Nous sommes particulièrement heureux d'offrir pour la première fois au public marocain cette rétrospective consacrée à Giacometti, avec un riche parcours présentant la vie et l'œuvre de l'artiste, et montrant les différents aspects de sa production : sculpture, peinture, dessin, objets d'art décoratif. L'exposition comprend les grandes « icônes » de la période surréaliste et de l'après-guerre, mais aussi des œuvres plus rares et inédites.

Le Musée Mohammed VI a tous les atouts pour se placer parmi les grands musées de la scène internationale. Venant après la rétrospective de César, ce grand sculpteur contemporain qui a d'ailleurs eu un atelier voisin de celui de Giacometti, cette exposition témoigne de la volonté de la Fondation nationale des musées du Maroc d'ouvrir les portes de l'art moderne et contemporain au public du Maghreb.

L'aspect inédit de cette rétrospective est une section dédiée aux influences déterminantes de l'Afrique sur Giacometti. Quelles œuvres majeures a-t-il élaboré sous l'égide des arts premiers ?

Il a souvent dit qu'il trouvait plus de vie et de réalité dans ces œuvres que dans les représentations naturalistes. À l'âge de 20 ans, lors d'un voyage en Italie, Giacometti découvre l'art égyptien, ce qui est pour lui un choc considérable. Une fois installé à Paris, il fréquente les départements d'Antiquités orientales au



Autoportrait,
vers 1960, crayon
lithographique sur
papier report,
42 x 32,2 cm

Alberto Giacometti
travaillant dans son
atelier, 1954

© Sabine Weiss / Gama Rapho, 2016



Boule suspendue, 1930-1931, plâtre, métal peint et ficelle, 60,6 x 35,6 x 36,1 cm

Louvre et le musée d'ethnographie du Trocadéro. Il était fasciné par la dimension intemporelle et universelle de ces formes, qui restituent l'essentiel de l'humain plutôt que l'anecdote. Plusieurs de ses œuvres surréalistes montrent l'inspiration croisée de l'art africain, qu'il a notamment découvert par l'intermédiaire de Carl Einstein, et des arts égyptiens, sumériens et cycladiques. Après la guerre, quand il pratique à nouveau une sculpture figurative, il regarde encore du côté de l'Égypte et de ce qu'il appelait les « arts exotiques ». Jean Genet a dit des œuvres de Giacometti qu'elles étaient faites pour « ravir les morts », ce qui est très éclairant : la plupart des sculptures dont il s'inspire sont en effet des objets funéraires ou rituels. L'artiste a toujours été intéressé par l'ambivalence entre le mort et le vif. La très forte vitalité de son travail est indissociable de sa hantise de la mort. Lui-même recherchait à atteindre par la synthèse des formes et des références une sorte de pérennité de son art.

Quelles sont les pièces inédites qui seront présentées dans cette rétrospective au MMVI ?

Nous montrons une œuvre exceptionnelle qui a fait l'objet d'une restauration récente : le plâtre original de *L'Homme qui marche*, qui n'a pour l'instant été exposé qu'une fois. Nous présentons aussi des œuvres rares et très fragiles en plâtre et en plâtre peint. L'exposition compte aussi de nombreux dessins inédits, notamment des copies d'après des œuvres antiques et objets d'art africain, ainsi que de beaux dessins de têtes réalisés sur les supports les plus divers : enveloppes, brouillons de lettres, nappes en papier...

En décembre 1926, Alberto Giacometti s'établit à Montparnasse où il crée sa « caverne-atelier », l'antre privilégiée de sa création. Parlez-nous de ce lieu très particulier qui a conditionné beaucoup de ses œuvres...

Cet atelier situé au 46 rue Hippolyte-Maindron, dans lequel il s'est installé à l'âge de 25 ans et où il a passé toute sa carrière jusqu'à sa mort, ne faisait que 23 m². Il contenait une grande concentration d'œuvres, avec lesquelles l'artiste vivait au quotidien. Chaque jour, il y travaillait d'après modèle. Au fil du temps, c'est devenu un lieu mythique qui a attiré les



plus grands artistes et écrivains du siècle. Dans le cas de Giacometti, l'atelier est vraiment une matrice de l'œuvre, un environnement indispensable à la création. Il a d'ailleurs comparé son atelier à sa boîte crânienne, qui comprend en gestation toutes ses idées.

Après un passage par la sculpture cubiste, Giacometti renverse l'interprétation des formes avec ses sculptures « plates », comme la *Tête qui regarde*, qui le font remarquer par le public parisien dès 1928. Quelle révolution plastique est alors à l'œuvre ?

À ce moment-là, en effet, la dimension intellectuelle de la création prend le pas sur l'observation de la nature ou sur des considérations uniquement formelles. Giacometti était venu à Paris pour étudier à l'académie de la Grande Chaumière, avec Antoine Bourdelle. Mais à côté de cette formation académique, il s'est très vite intéressé aux courants avant-gardistes et à leurs propositions dans le domaine de la sculpture. Il regardait avec admiration le travail des grands maîtres comme Picasso, Lipchitz, Laurens et Brancusi, dont l'influence est visible dans ses œuvres. Avec les *Femmes plates* de 1927-1928, il a pris ses distances avec le néo-cubisme et a engagé des recherches plus personnelles autour de la figure humaine.

SALVADOR DALI VOIT
DANS LA «BOULE
SUSPENDUE»
LE PROTOTYPE
DES OBJETS À
FONCTIONNEMENT
SYMBOLIQUE
SURREALISTES



Cinq têtes, n.d., stylo-bille
bleu et rouge sur enveloppe
14,1 x 14,1 cm



Homme (Apollon),
1929, bronze
39,4 x 30,9 x
8,2 cm

Ses sculptures arrivent à la limite de l'abstraction, tout en conservant une référence au motif.

Le chef-d'œuvre qui fait suite à cette période est la *Boule suspendue* (1930-31). Comment cette œuvre marque-t-elle son entrée dans le surréalisme ?

Présentée pour la première fois lors de l'exposition « Miró, Arp, Giacometti » à la galerie de Pierre Loeb en 1930, la *Boule suspendue* attire l'attention d'André Breton et de Salvador Dalí, qui voit dans cette sculpture le prototype des « objets à fonctionnement symbolique » surréalistes. À l'époque, Giacometti côtoie les membres dissidents du surréalisme groupés autour de Georges Bataille. Il est ami avec André Masson, Carl Einstein, Michel Leiris, qui ont lancé la revue *Documents*, dans laquelle est publié le premier article sur son œuvre. Puis Giacometti commence à fréquenter activement le groupe surréaliste : il participe à leurs activités, aux revues, aux expositions, illustre des ouvrages de Crevel et Breton... Mais en 1935, il rompt avec le groupe et avec ses objets surréalistes, pour revenir à une sculpture d'après modèle.



La Cage, première version,
1949-1950, bronze, 90,5 x
36,5 x 34 cm

Après avoir séjourné à Genève pendant la guerre, Giacometti revient à Paris en 1946-47, où débute ce qu'on pourrait appeler son « âge d'or du bronze ». Comment peut-on expliquer ce phénomène fascinant où il modèle ce matériau lourd dans un allongement des figures, allant presque jusqu'à la disparition de la silhouette ?

Giacometti a expliqué cet amincissement des sculptures par sa volonté d'être fidèle à sa perception plutôt qu'à un protocole de représentation. Ces figures, explique-t-il, restituent la vision que nous avons de personnes dans la rue, vues à distance. Elles nous apparaissent alors petites, ou encore très minces, effilées comme des ombres.

Mais le processus de l'œuvre donne un autre élément d'explication : toujours insatisfait de ses résultats, Giacometti poussait sa recherche au plus loin, jusqu'à la limite de la disparition de la sculpture. C'est ce qui provoque une émotion chez le spectateur : celui-ci participe à une expérience qui lui fait toucher du doigt à la fois la fragilité humaine et la quête impossible de l'art.

La fascination de Giacometti pour la tête en sculpture se retrouve également dans ses dessins et peintures. Dans ce rapport au portrait, à l'autoportrait, quels ponts peut-on établir entre son œuvre peinte et son œuvre sculpté ?

Dès ses premières œuvres, Giacometti a privilégié dans le corps humain la tête, et dans la tête, le regard. C'est là que réside pour lui le fondement de l'humanité. Même durant la période surréaliste, il a réalisé de nombreuses têtes, dont les célèbres *Tête qui regarde* et *Tête-crâne*.

Quand il revient à la sculpture dans l'intimité de l'atelier, c'est à nouveau la tête des modèles qui attire son attention. De même, dans ses peintures il cadre souvent la tête, ou encore il dessine le corps au pinceau mais concentre son travail sur la tête. Une de ses sources d'inspiration sont les portraits du Fayoum, qu'il trouvait plus vivants que les peintures contemporaines, ou même que les photographies. De façon générale, on peut dire qu'il avait une « obsession » de la tête, un motif qui lui venait spontanément quand il crayonnait dans ses carnets ou sur des supports variés.

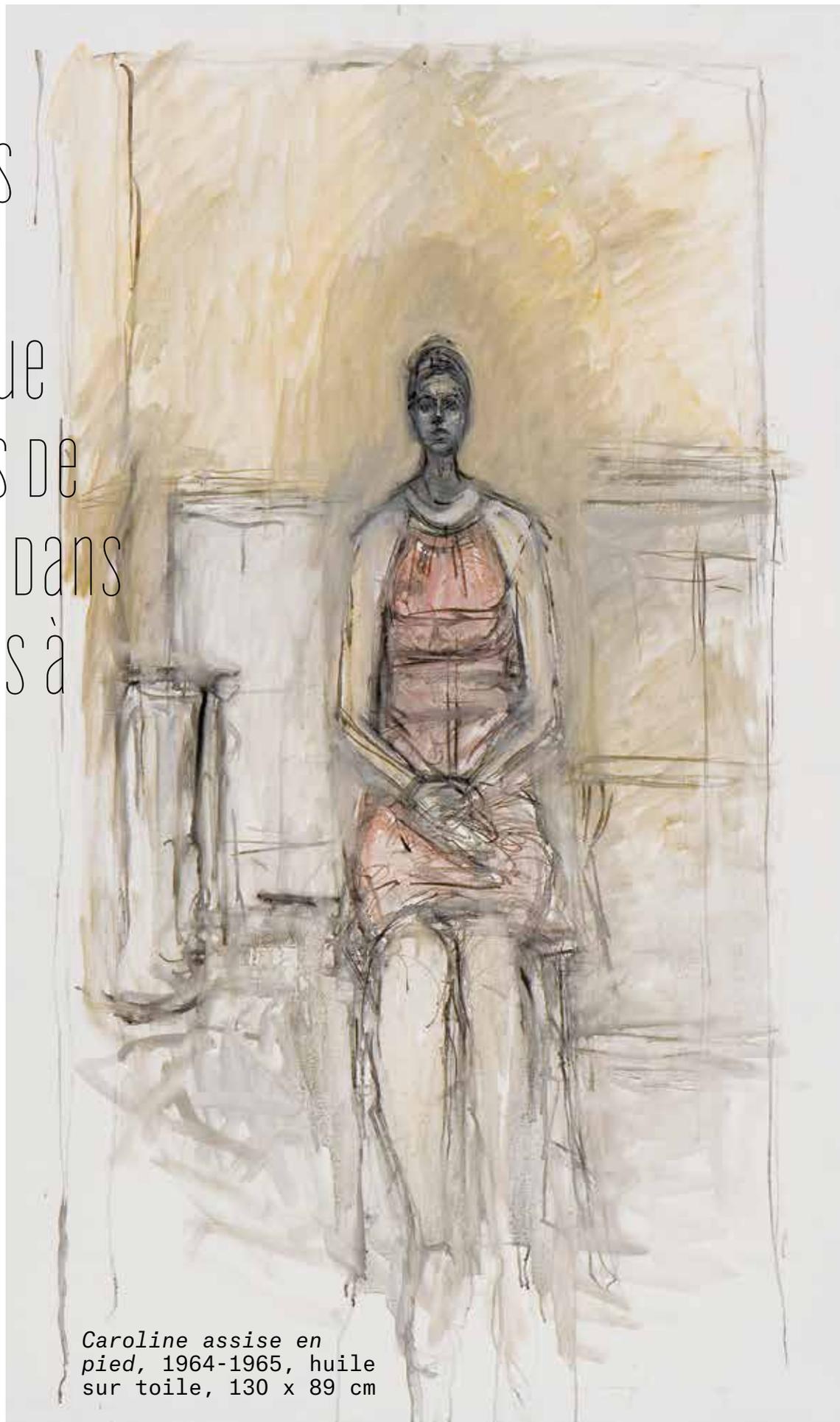
Giacometti a été un artiste éminemment novateur et audacieux tout au long de sa vie. Que peut inspirer son œuvre aujourd'hui à la jeune création marocaine ?

Giacometti est très reconnu par les artistes, même

SES FIGURES
RESTITUENT
LA VISION QUE
NOUS AVONS DE
PERSONNES DANS
LA RUE, VUES À
DISTANCE

lorsqu'ils pratiquent des formes d'art très différentes de la sienne, parce qu'il incarne surtout une attitude d'artiste : un artiste qui n'a fait aucune concession, ni au marché, ni aux courants dominants, et qui a eu le courage de remettre sa carrière en jeu pour être fidèle à ses idées. Il incarne une forme de résistance et d'autonomie exemplaires. Les nombreuses relations qu'il a entretenues avec les poètes et philosophes, comme Bataille, Sartre, Beauvoir, Beckett ou Genet, sont aussi une référence pour les artistes de toutes disciplines aujourd'hui.

Toutes les photos :
© Succession Giacometti
(Fondation Giacometti +
ADAGP), Paris, 2016



*Caroline assise en
pied, 1964-1965, huile
sur toile, 130 x 89 cm*

TAHAR BEN JELLOUN

« POURQUOI J'AIME GIACOMETTI »

L'écrivain, qui confie avoir eu « une adolescence sans musée », nous raconte comment il a appris à apprécier l'œuvre de Giacometti.

J'ai eu une enfance sans musique, une adolescence sans musée et une jeunesse où je devais courir pour rattraper ce qui avait cruellement manqué à mon éducation. Ainsi, c'est tard que j'ai commencé à fréquenter les musées et galeries, où mon regard absorbait dans le désordre tout ce qui se donnait à voir. Mais sans la rencontre avec Jean Genet en 1974, je n'aurais peut-être pas connu, aimé et étudié l'œuvre de Giacometti. Étudier, pas tout à fait, simplement découvrir et repérer les échos que ses sculptures, ses dessins et esquisses faisaient naître en moi. Je travaillais à l'époque sur les problèmes d'impuissance sexuelle de certains travailleurs immigrés maghrébins. Cela a donné *La plus haute des solitudes*, un livre paru en 1977 au Seuil.

BRONZE DU DÉSESPOIR

Lorsque j'ai vu pour la première fois les personnages de Giacometti, où pas un gramme de gras ne subsiste, des hommes et des femmes qui sont, comme dit René Char en 1954, « *tels des décombres ayant beaucoup souffert en perdant leur poids et leur sang anciens* », j'ai tout de suite pensé aux hommes que je voyais le mercredi dans un centre de consultation de maladies psychosomatiques. Même si certains n'étaient pas maigres, je les voyais comme dépouillés de tout, décharnés, sculptés dans le bronze du désespoir. Ils me parlaient en baissant les yeux, tant leur humanité avait été humiliée. Le désastre était lisible sur leur visage et, par pudeur, je ne les regardais pas longtemps. Genet aurait pu me dire : « *Tu as connu les hommes nus et effilés de Giacometti.* » Il m'a dit : « *Ce que j'apprécie chez Giacometti, c'est qu'il m'a*

appris à aimer la poussière. » Il avait posé pour lui et il a raconté cela dans le merveilleux *Atelier d'Alberto Giacometti*.

Il existe dans la médina de Fès des ruelles si étroites qu'on les appelle « la rue d'un seul ». En regardant ces hommes si grands, si secs, réduits à leur colonne vertébrale avec au bout une toute petite tête, je me suis dit, ce sont des gens de ma ville qui, pour circuler, se sont allongés au point de n'être plus qu'un long fil de fer. Cependant, au-delà de cette métaphore physique, ces personnages, ou même le chien qui a subi une sorte de chirurgie impitoyable, m'émeuvent. Je me sens concerné par leur solitude, par leurs larmes invisibles, par leur destin. Ils me sont si familiers qu'il m'arrive de me dire que Giacometti a posé le regard le plus juste, le plus rigoureux sur la condition humaine.

C'est la voix de Billie Holiday que j'entends quand je regarde ces sculptures, les cris d'Antonin Artaud, le silence d'une multitude d'êtres humains brutalisés et abandonnés dans des camps, dans des chambres à gaz, dans l'enfer que seul l'Homme est capable d'inventer pour l'Homme. Voilà pourquoi non seulement j'aime Giacometti, l'homme, son travail, son atelier si étroit, mais aussi le frère qu'il ne faut surtout pas secouer, car, comme on dit, « il est plein de larmes ».

Ce texte est une reproduction de l'article initialement publié par *Le Point* le 1^{er} juillet 2010, avec l'autorisation de Tahar Ben Jelloun et *Le Point*.



Buste d'homme assis (Lotar III), 1965, bronze, 65,7 x 28,5 x 36 cm